

La « divine surprise » de Denain, 23-24 juillet 1712¹

Dans la légende nationale, rares sont les batailles décisives dont on peut affirmer sans conteste qu'elles ont sauvé la France. Le miracle de Denain précède Valmy et la Marne. À lui seul, il explique la conclusion victorieuse d'une guerre qui semblait perdue et laisse comme héritage, par les traités d'Utrecht (1713) et de Rastatt (1714), l'essentiel des frontières nord et est du pays tel que nous le connaissons aujourd'hui. Bien que les contemporains aient qualifié la victoire de « divine surprise », eu égard à son extraordinaire impact, le succès de Villars ne doit rien à la chance, mais à un plan audacieux et subtil exécuté avec une remarquable maîtrise. Denain est un exemple emblématique de la maîtrise du risque pour reprendre l'initiative.

SITUATION GÉNÉRALE

L'acte décisif de la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714)

Malgré un début de guerre très favorable à la France, à partir de 1706, les échecs et déconvenues s'accumulent. À partir de 1708, les Coalisés, commandés par un général d'exception, le prince Eugène, pénètrent méthodiquement dans le nord du royaume,

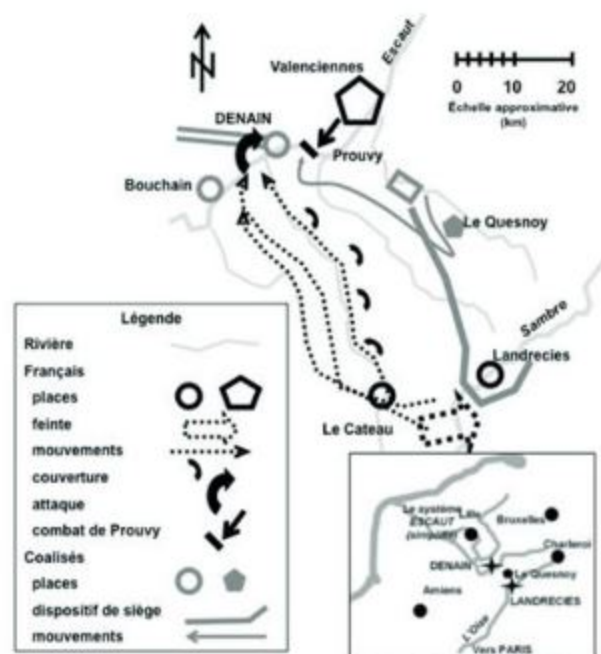
enlevant une à une les places fortes du système Vauban. Une tentative de négociation a lieu en 1712. Confronté à des conditions humiliantes, Louis XIV sort le vieux maréchal de Villars d'une demi-disgrâce consécutive à la bataille de Malplaquet (11 septembre 1709).

Le royaume de France est menacé dans son existence même. En reprenant le commandement de l'armée du roi, Villars se prépare au dernier acte d'une résistance désespérée dont le seul terme plausible est l'extinction et le dépeçage du pays. La « divine surprise » de Denain



Huile sur toile de Jacob van Schuppen représentant le portrait du Prince Eugène de Savoie en 1718, domaine public.

¹ : Cet article est issu du livre du général Michel Yakovlev, *Tactique théorique*, paru en 2016 chez Economica.



Plan de la bataille issu du livre du général Michel Yakovlev, *Tactique théorique*, paru en 2036 chez Economica.

(le terme de l'époque), à elle seule, inverse complètement le sort de la guerre et assure la survie du Royaume.

La Campagne de 1712-1713

Les Coalisés appuient leur pénétration sur le réseau dense de canaux et rivières qui innervent tout le nord du pays. Ils assiègent Valenciennes, qui bloque l'Escaut, établissant leur ligne de communication par Charleroi et Maubeuge. La tête de ligne est établie sur le bourg de Denain, assurant un pont sur l'Escaut, où une garnison de 6 000 hommes

se retranche. L'armée d'Eugène met le siège devant Le Quesnoy, qui finit par se rendre le 3 juillet 1712. 15 kilomètres plus au sud, Eugène s'intéresse désormais à Landrecies, place forte secondaire barrant le canal de l'Oise à l'Aisne, dont il entame l'investissement le 20 juillet, malgré une manœuvre de Villars ayant cherché, en vain, à provoquer une attaque sur son armée (Le Cateau, 20 juillet). Si Landrecies tombe, le chemin de Paris est ouvert à l'armée d'invasion : il n'y a plus de place forte à lui opposer, et sa ligne de communication

pourra être reliée directement à l'Oise, permettant ainsi des opérations majeures sur la capitale.

Villars est en situation d'infériorité numérique (100 000 contre 130 000), malgré la défection récente des Anglais – défection qui ne retire qu'un maigre contingent : 13 000 hommes. Eugène a mis le siège devant Landrecies, s'installant prudemment en double circonvallation. Goguenard, il attend que Villars vienne s'y frotter, convaincu que le temps travaille pour lui.

DANS LA BATAILLE

Le caractère crucial de la feinte : « le grand chahut »

Villars va couper la ligne de communication d'Eugène, à Denain, sur l'Escaut, 30 kilomètres plus au nord. Pour cela, il doit gagner une demi-journée sur lui. Les 21 et 22 juillet, il effectue une feinte sur le sud de Landrecies : il s'y montre en conférence avec son état-major, sa cavalerie s'assure d'une tête de pont, 30 bataillons manœuvrent comme pour préparer une approche, on coupe beaucoup de bois (pour les travaux de siège)... Eugène, convaincu par ce « grand chahut » que Villars cherche à le manœuvrer par le sud, fait resserrer le corps le plus



Huile sur toile de Jean Alaux en 1839 représentant la bataille de Denain du 24 juillet 1712, domaine public

au nord, ouvrant un intervalle de 15 kilomètres entre l'extrémité de son armée et la place de Denain. Villars, qui a fait expressément observer ce mouvement, peut engager sa manœuvre. Il fait surveiller tous les ponts bordant la Seille dont il va longer le cours en remontant vers le nord.

La manœuvre sur les arrières d'Eugène

Dans la nuit du 23 au 24 juillet, Villars replie discrètement sa cavalerie et fait mouvement avec toute son armée vers le nord. Il emprunte trois itinéraires, dont le plus à l'est suit la vallée de la Seille,

à moins de 6 kilomètres de l'armée d'Eugène. Il est couvert par des détachements de hussards qui bloquent tous les ponts et, depuis la crête à l'est, observent les feux ennemis.

À l'aube, il aborde l'Escaut à l'ouest de Denain, dans l'intervalle marécageux et mal surveillé séparant cette position de la garnison secondaire de Bouchain. L'ennemi insouciant s'aperçoit de sa présence alors que le franchissement est en cours. Montesquiou, avec 40 bataillons (30 000 hommes) s'empare du « chemin de Paris », double ligne fortifiée

qui protège les convois de Marchiennes à Denain (dont le convoi du jour, capturé sans coup férir). Un contingent de cavaliers hollandais, aux ordres du duc d'Albermarle, arrivé trop tard pour s'opposer au franchissement de l'Escaut, renforce la garnison de Denain. Alerté vers 10 heures, Eugène vient observer la manœuvre mais n'en saisit pas le sens et ne met pas son armée en mouvement, alors que Villars est encore empêtré dans son franchissement. Lorsqu'il change d'avis, vers midi, il est trop tard, l'assaut est imminent.

À 13 heures, Villars donne l'assaut de 42 bataillons en trois colonnes, qui se lancent contre les retranchements et les emportent d'un seul élan, malgré plusieurs salves meurtrières. La garnison veut s'enfuir vers le sud mais le pont de bois cède sous la masse et des milliers d'hommes se noient dans l'Escaut.

Une brillante action de couverture

Le pont de Prouvy, entre Denain et Valenciennes, est libre, au matin du 24. Le commandant de la garnison de Valenciennes, le prince de Tingry, de sa propre initiative, saisissant tout l'intérêt pour l'ennemi de la possibilité de revenir au nord de l'Escaut, emmène ses 15 bataillons sur le

pont et s'y retranche. Eugène regrette son inaction du matin et lance le corps le plus au nord pour reprendre Denain. Ce corps est celui qui avait marché vers le sud, la veille, suite à la feinte de Villars. Il arrive trop tard sur les lieux du combat, et Villars, dont toute l'armée a franchi l'Escaut, est solidement retranché derrière l'obstacle : il inverse les termes du combat.

Le corps tente de forcer le passage en attaquant le pont de Prouvy, mais celui-ci est solidement tenu et de toute façon, Villars est désormais trop solidement établi pour être menacé. Après deux heures d'assauts furieux, Tingry est prêt de céder et fait sauter le pont, vers 17 heures. Eugène abandonne. Par son initiative, Tingry a couvert la manœuvre de Villars.

De la victoire à l'exploitation

Le combat de Denain en lui-même n'est pas une énorme affaire. Villars a perdu 500 hommes sur les 33 000 ayant effectivement combattu ce jour-là. L'armée d'Eugène compte sans doute 3 000 morts à peine, plusieurs milliers de prisonniers. Surtout, elle a perdu vingt bataillons, ce qui rétablit la parité avec Villars. Quant à sa ligne de ravitaillement, elle est coupée, mais une autre par Mons / Le Quesnoy peut être établie. Néanmoins, il lui faut

une semaine, ce qui contraint son armée à la disette. Réduit à la défensive pour couvrir ses conquêtes récentes, il cède l'initiative à Villars, qui peut méthodiquement démanteler le système logistique de l'armée d'invasion, inversant en quelques mois deux années de conquête. Marchiennes est investie le lendemain (25 juillet), une tranchée est ouverte le 27. Le 28, l'artillerie française pilonne la position, laissée à son triste sort, et qui se rend le 31 avec plus de 5 000 prisonniers et un stock considérable.

À partir du 1^{er} août, l'armée d'invasion commence à se replier sur sa nouvelle ligne de communication, vers Mons, levant le siège de Landrecies et abandonnant un matériel très abondant, faute d'équipages valides (nombre de chevaux ayant été mangés pour pallier la rupture d'approvisionnement).

Villars investit Douai, qui tombe le 8 septembre. La place avait été conquise par les Impériaux en 1710 à l'issue d'un siège très dur de deux mois. Le Quesnoy est repris le 4 octobre, après trois semaines de combat. Bouchain, attaquée le 1^{er} octobre, tombe à son tour le 19. Chacune de ces places offre plus de prisonniers et des quantités considérables de ravitaillement. Fin octobre, Villars a repris le contrôle

du système Scarpe, Escaut, Sambre, que les Alliés avaient mis deux ans à conquérir. Eugène, désormais à la tête d'une armée très réduite, contraint à la défensive, est rejeté des Flandres et assiste, impuissant, à la contre-offensive française. Les Alliés sont contraints de rouvrir les négociations sur ces nouvelles bases, le 13 février. Le 11 avril 1713, c'est la paix d'Utrecht. Non seulement la France est sauvée, mais l'essentiel de ses frontières est conforté et son alliance avec l'Espagne n'est plus contestée par les autres puissances européennes. Le traité d'Utrecht est un acte majeur dessinant pour des siècles la cartographie du vieux continent (incidemment, Gibraltar est anglaise depuis ce traité).

La « divine surprise » de Denain retourne complètement les cartes. Elle lance les armées du roi à la reconquête de la ligne du nord, puis à la poursuite d'Eugène, jusque dans la Forêt Noire, où sera signé le traité de Rastatt (1714).